Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 16 (1864)

Artikel: Nouvelles recherches archéologiques dans le Jura en 1864
Autor: Quiquerez, A.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-555184

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

NOUVELLES RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES

dans le Jura en 1864,

par A. Quiquerez. (1)

Les courses que nous avons faites durant les trois mois d'été de 1864, pour l'estimation foncière d'une partie du Jura bernois, nous ont fourni l'occasion d'étudier de nouveau cette contrée sous divers rapports, et nous n'avons eu garde d'oublier ce qui a trait à l'archéologie. Lors même que nous avons publié récemment tout un gros volume sur l'époque celtique et romaine de ce pays, nous avons encore trouvé un grand nombre d'indications et de monuments, tous confirmatifs de notre publication. Si tous ne constituent pas des découvertes absolument neuves, ils ne laissent pas que de fournir un certain intérêt et de compléter la preuve que cette contrée a été plus peuplée aux temps celtiques et romains, et même à l'époque barbare, qu'on ne l'avait supposé jusqu'à notre dernière publication. Déjà dans cet ouvrage, nous avions fait l'aveu que nous étions loin d'avoir découvert toutes les traces d'antiquités et de monuments que renferme le pays, et actuellement encore, nonobstant ces nouvelles recherches, nous sommes convaincu qu'il nous en a encore échappé un grand nombre.

Longtemps on a rangé le Jura bernois dans le désert jurassique des temps celtiques, romains et barbares. Les vallées du Doubs, si profondément encaissées, étaient considérées comme des lieux jadis sauvages et inaccessibles. Il en était de même

(1) Le gouvernement de Berne ayant nommé une commission pour opérer une nouvelle estimation cadastrale dans tout le canton, l'auteur de cet article a été désigné pour faire partie de la VII section et estimer les communes des districts de Porrentruy, de Delémont et des Franches-Montagnes, depuis le 26 juin au 21 septembre 1864.

des vallées de St-Imier, de Moutier et plus encore du plateau des Franches-Montagnes. Mais actuellement il n'est plus possible de soutenir une telle opinion, et nous allons encore ajouter quelques nouvelles preuves à celles que nous avons déjà publiées.

Le temps ne nous a pas permis d'explorer suffisamment le val de St-Imier, et cependant, dans la seule commune de Courtelary, il y a deux ou trois monuments des temps les plus reculés, auxquels on est dans l'usage de donner le nom de celtiques, tandis qu'ils pourraient bien remonter plus loin encore. L'un est un rocher de forme assez bizarre, appelé *La longue Roche*, qui s'élève sur le flanc du Sonnenberg et auquel la tradition attribue la faculté de tourner à l'heure de midi. Dans d'autres contrées voisines, on rencontre des traditions tout-à-fait analogues, et l'on verra bientôt pourquoi une autre roche toute voisine renferme une caverne peu profonde qui a pu servir de logement ou de retraite au prêtre rendant des oracles ou faisant des sacrifices sur ce haut lieu, près de cette aiguille de rocher simulant grossièrement un rayon du soleil, comme tant d'autres roches de formes analogues qui, dans nos contrées, ont généralement été consacrées au Soleil, à Bel, Belenus, le Baal de la Bible.

Au pied de cette même montagne, un peu en arrière de la maison des orphelins de Courtelary, dans une dépression du sol, la nature a creusé un petit bassin rempli d'une eau pure et limpide. Tout à côté, une roche sortant un peu de terre, offre une surface concave qui paraît usée par un long usage. Nous la regardons comme une pierre de sacrifice, une de ces roches à écuelle assez communes dans le Jura. Le peuple la nomme *Pierre des Sorcières*. Ce devait être, en effet, un lieu favorable aux sacrifices et aux incantations des temps celtiques, qui se sont perpétués si longtemps chez nous durant le silence des nuits.

De l'autre côté de la vallée, presque en face de ces deux monuments, sur le versant septentrional du premier contrefort de Chasseral, on montre la *Pierre-ès-Beugnes*, ou le *Siége*

au prêtre, sur le bord d'une charrière, à un peu plus d'un quart de lieue du village. Nous y avons remarqué une espèce de siége taillé grossièrement dans le roc, mais qui pourrait aussi provenir d'un restant d'ornière d'une de ces antiques voies d'époque inconnue. En effet, quand on arrive sur le dernier gradin septentrional de Chasseral, on montre le passage d'un chemin allant jadis de la vallée d'Orvin vers Renan et la Ferrière.

La chaîne du Sonnenberg, dont on a d'abord parlé, renferme encore un monument non moins intéressant quand on monte de Sonvillier vers le Cernillet. C'est la roche de la *Brigade*, dont la forme étrange a dû attirer l'attention des anciens peuples. Aussi on voit qu'on a taillé une espèce d'escalier pour monter le long du flanc de cet obélisque naturel et arriver jusqu'à une petite caverne, comme celle près de la Longue roche de Courtelary, cette autre dans le flanc gauche de la Fille-de-Mai, près de Bourrignon, et dans la roche de Maira entre Lucelle et Pleujouse. Nous avons tout récemment découvert celle-ci et nous la regardons, sans hésiter, comme une de ces roches consacrées à Maïa, Maria, Maira, une des vierges mères de l'antiquité, dont le nom est resté dans les traditions et la nomenclature de plusieurs localités du pays. A Pleujouse aussi, c'est un roc dressé naturellement sur le flanc d'un coteau, au-dessus d'une voie antique et qui offre une caverne, avec un escalier grossièrement fait pour y arriver.

Puisque la roche de Maira nous a amené au pays d'Ajoie et que pour le moment nous n'avons plus rien à dire du val de Saint-Imier, nous allons signaler sommairement ce que la vallée de l'Allaine nous a offert de nouveau dans nos recherches archéologiques. Nous commencerons par la frontière française, entre Villars et Damvant. C'est dans les champs, près de ce dernier village, que nous avons déjà indiqué une villa romaine, mais nous devons ajouter qu'on y a trouvé les débris d'un éléphant reconnaissable à ses défenses, ce qui prouve que ces animaux des régions africaines ont été amenés dans nos froides contrées à la suite des armées romaines. Là

encore nous avons vu de ces tuyaux en terre cuite que les Romains employaient si souvent chez nous pour amener l'eau dans leurs villas, parfois à de grandes distances. Les tuyaux de Damvant diffèrent peu de ceux déterrés récemment à Delémont.

Dans les vergers au sud de Réclère, nous avons remarqué deux tumulus assez considérables occupant un terrain fertile, et qu'on respecte sans trop savoir pourquoi. A Rocourt, sur les pâturages boisés du Mont-Chavrin, on entrevoit les restes d'un camp dont la forme arrondie semble indiquer une origine gauloise. Les retranchements ont peu de relief et, selon toute apparence, leur force consistait en palissades ou en abattis d'arbres.

Nous ne dirons rien des maisons fortes de Rocourt, dont l'une était bâtie sur la colline au sud du village, au lieu appelé la Courtine, et l'autre sur l'emplacement de la nouvelle église, qui occupe précisément le centre de la Motte. Ces manoirs appartiennent aux temps féodaux, et nous raconterons peut-être un jour comment les sires de Rocourt disposaient de leurs vassaux mainmortables.

Au sud de Chevenez, la combe aux Fées laisse voir ses cavernes jadis habitées. La combe aux Sorcières, aux Genaches, près du Creux-genat ou genet, a aussi ses traditions, et près de là, il y avait une pierre levée, une haute borne, tandis que du côté opposé de la vallée, s'ouvre une deuxième combe aux Sorcières. Tous ces noms et traditions révèlent combien les pratiques superstitieuses et les souvenirs druidiques sont encore vivants dans cette contrée.

Nous avons eu du plaisir de faire voir à Chevenez, à nos collègues, un peu incrédules, les retranchements du camp de la Citadelle, avec l'autel si remarquable qui existe à son angle nord-ouest.

Lorsqu'ensuite nos travaux nous ont reporté à l'autre extrémité de l'Ajoie, près de Delle, nous avons pu revoir le camp de Châtillon, près de la tour de Milandre, et, en face, on nous a confirmé l'existence d'une autre vigie murée, dont nous

avions eu peine à reconnaître les vestiges, il y a deux ans, parce qu'on venait de défricher ce maigre terrain.

En passant à Bonfol, nous avons salué dans la forêt la vieille, très vieille souche de chêne de saint Fromont, issue de son bâton de pélerin séché en ce lieu, dit-on, au VIIe siècle. Nous n'avons pas laissé que d'admirer combien les traditions sont persistantes et quel respect on a pour les objets vénérés, puisque près des racines du chêne séculaire, il y a, depuis un temps immémorial, un débris de souche, une loupe de chêne, provenant du même tronc et dont la grosseur ne dépasse pas celle d'un chapeau, sans que personne se soit avisé de l'emporter. On en détache, au contraire et à grand'peine, de très petits fragments pour en faire des reliques, et la masse si facile à enlever reste là à attendre la brèche que lui fera un nouveau couteau.

Tout près de là, plusieurs hêtres sont formés de trois ou quatre tiges sortant presque à raz de terre d'une même souche, laissant au milieu de ces tiges un petit bassin naturel où se conserve l'eau de pluie. L'un de ces arbres à bassin menace de se substituer au chêne de saint Fromont. La superstition a converti en miracle un effet tout naturel et multiple en ce lieu; elle a déjà attaché une image à cet arbre et taillé dans l'écorce des croix et les noms des pélerins.

A quelques cents pas de là, à l'entrée du village de Bonfol, nous avons bu à la source où le pieux anachorète allait chercher de l'eau. Un restant de bassin de pierre indique un long et fréquent pélerinage. Nous ne savons si les nobles de Bonfol faisaient usage de cette belle source, ou s'ils percevaient quelque droit sur les pélerins. Leur manoir, du XIIe siècle tout au moins, au lieu d'être perché sur une colline, était, au contraire, caché dans un pli de terrain au milieu duquel on avait élevé uue motte avec la terre des fossés, dans lesquels arrivait le ruisseau de la Vendeline. C'était alors la mode, chez la petite noblesse, d'avoir des habitations palustres, afin que les grenouilles puissent endormir les enfants durant les soirées de la belle saison. Par contre, quand leurs coasse-

ments troublaient le repos des châtelaines, on obligeait les vassaux à battre l'eau des étangs ou des fossés toute la nuit, pour faire taire ces amphibies.

Il y avait une haute borne à Bonfol, près de laquelle la tradition place une ville, un château, d'une époque inconnue, c'était une roche dressée à l'extrémité du ban, vers la France, et ce lieu paraît avoir été le siége d'un mallus ou peut-être un oppide. Sur une autre colline, non loin des étangs, le chétion, châtillon, semble avoir été un camp retranché.

A Vendelincourt, l'emplacement du manoir était au point le plus bas du village, non loin de la source de la Vendeline, qui remplissait les fossés environnant la Motte. C'était la résidence d'une branche des sires de Bonfol, qui a fourni plus d'un bon chevalier. Ils avaient fait préparer leur lieu de sépulture dans un caveau sous l'église, où l'on voyait encore, il n'y a pas longtemps, deux belles pierres tombales, mais elles n'ont pas trouvé grâce devant le marteau destructeur des maçons du lieu, si justement appelés les Vandales, comme leurs ancêtres semblent en effet provenir de quelque tribu errante de ces barbares du IVe au Ve siècle.

Nous avons déjà dit ailleurs combien on avait trouvé de débris celtiques et romains dans les environs de Beurnevésain et les journaux viennent d'annoncer qu'on y a découvert de nombreuses sépultures avec des objets d'antiquité que nous croyons gallo-romains et burgondes.

La position du château des sires de Beurnevésain pourrait bien avoir été choisie par les Romains pour y asseoir une vigie, car elle domine au loin et elle pouvait correspondre avec plusieurs castels de l'Elsgau. Il n'y a plus de murailles, mais on reconnaît facilement par les fossés qu'il y avait deux châteaux contigus. La forme ovale des retranchements est assez remarquable et nous n'en avons vu que très peu d'exemples.

Damphreux est un lieu habité depuis longtemps. La villa qui existait sur le Halden, offre des indications précises des temps romains, mais le nom de la colline désigne l'arrivée de

quelque tribu germanique. L'église est du XIe siècle et nous l'avons décrite dans un de nos manuscrits.

Entre Damphreux, Bonfol et Cœuve, sur le plateau cultivé en champs, on voit une roche informe qui a été transportée en ce lieu par les hommes. Ce doit être une pierre levée. Les gens du pays la laissent là sans trop savoir pourquoi, cependant l'un d'eux questionné pourquoi on ne l'enlevait pas pour faciliter les labours, répondait mystérieusement qu'on ne pouvait pas savoir ce qu'il y avait sous cette roche.

Cœuve avait aussi sa haute borne vers l'extrémité de son territoire, touchant Courtemaiche. Elle a été moins respectée que la précédente et cependant c'était là qu'on tenait jadis les plaids de la mairie et ce n'est que plus tard qu'on en a transféré le siége au milieu du village.

Il existait aussi une haute borne dans la partie de la montagne de Courgenay, dont la propriété contestée depuis des siècles a déjà fait couler bien de l'encre et de l'or.

Nous avons revu avec plaisir les monuments que nous avons signalés ailleurs près de Bressaucourt, mais en visitant la chapelle de Sainte-Croix, rebâtie en 1652, nous avons remarqué dans une niche, pratiquée dans le mur intérieur de l'église, un chapiteau de pilastre d'ordre corinthien. Il est en pierre calcaire du Jura, sans aucun rapport avec l'architecture de l'édifice et nul ne sait depuis quand on l'a placé dans cette niche. Serait-ce un débris de quelque temple païen qui aurait existé dans le voisinage ?

Un éboulement survenu derrière la colline de Moron près du Mont-Terrible, a mis à découvert les restes d'une villa romaine, tout à côté d'un ruisseau dont les eaux servaient à l'alimentation des bains de cette maison de plaisance de quelque officier romain. On y a trouvé une monnaie de Constance II, qui fait penser que cet édifice a péri avec le camp voisin.

Sur le Mont-Terrible même, près du castel, à un mètre de profondeur, nous avons recueilli une cheville d'essieu en fer, qui atteste que les chars romains avaient des roues à moyeux ferrés. Une belle hache celtique, en serpentine, s'est trans-

formée, dans une ferme voisine, en pierre à rasoir : ce qui tranchait jadis péniblement les baliveaux des forêts, fait actuellement couper sans efforts les rudes barbes de nos métayers. (1)

Au sud de Cornol, les vergers rière la ville ont laissé reparaître les fondations d'une villa et les tuyaux de terre cuite qui amenaient l'eau d'une source voisine. Tout près de là se trouvait le manoir des sires de Cornol. Il ne reste plus que la grange qui a subi de nombreuses transformations.

Fregiécourt ne nous a guère fourni que des traditions modernes, comparativement aux monuments précédents. Nous avons visité sur une colline l'emplacement d'une ferme depuis longtemps disparue. C'est là que Jean des Côtes avait une habitation, mais sa réputation de sorcier était si mauvaise que les gens d'Asuel offrirent et donnèrent à leurs voisins de Fregiécourt une forêt de 50 arpents pour brûler le genet. Depuis lors la ferme s'est transformée en forêt et il ne reste en ce lieu qu'une tradition qui fait penser à Loth réfugié dans une caverne après l'incendie de Sodome.

Près du village, non loin d'une modeste chapelle qui eut jadis son cimetière, on a trouvé dans le loes de grandes dents fossiles que nous n'avons pu nous procurer. De Fregiécourt nous avons passé à Pleujouse et nous avons revu la Viatte, l'ancienne voie publique du XIe siècle, suivant le tracé romain par la Perrière et au pied de la roche de Maira, pour aller vers Lucelle, sous le protection du Martisburg. Tous les environs de l'ancienne abbaye sont encore retentissants de souvenirs des Bernardins. Tous ne sont pas précisément très édifiants, mais on peut en faire un triage et raconter par exemple, la déconvenue de ces religieux qui, à l'instar de bien d'autres, croyaient que la révolution de 1789 n'était qu'un orage passager. Toutefois quand la tempête menaça leur cloître, ils eurent la précaution de mettre la main sur le numéraire que

(1) L'intrépide explorateur H.-J. Boillet, de Cornol, nous a encore cédé un bon nombre de monnaies romaines et quelques autres objets trouvés au Mont-Terrible ou dans la villa de Moron, mais ils ne diffèrent en rien de ceux que nous avons déjà décrits.

renfermait leur trésor, et de partager les espèces entre eux. Quelques-uns, se croyant plus sages ou plus rusés, allèrent cacher leur part, les uns au pied d'un arbre qui fut marqué avec soin, un autre dans une caverne qu'ils connaissaient d'avance, si l'on en croit la tradition, et bientôt après les Bernardins furent dispersés et forcés de chercher une retraite au delà du Rhin, sans avoir le temps de retourner à leur cachette. On raconte cependant que l'un d'eux, bien des années après, sut la retrouver, tandis qu'un autre fut moins heureux, parce que l'arbre avec ses marques avait disparu depuis longtemps. Aussi l'on dit que son âme en peine est encore parfois à la recherche du trésor.

Pendant que nous sommes près de Lucelle, nous allons monter à Bourrignon, Burgis en allemand, et nous irons nous rafraîchir à cette bonne source qui sort de terre au sud de l'église près des *Rues* de l'ancien bourg. On y a en effet trouvé des fondations et des monnaies des temps romains. Continuant notre route par d'anciens tracés nous arriverons sur le Mont-Repais et nous indiquerons encore la Roche-à-Villain, ou la Roche-au-Diable, qui se dresse sur le haut du cirque de la Combe-Chavat, en face et au sud de la Pierre-de-l'Autel. Ces deux roches, sur ce haut lieu, devaient nécessairement attirer l'attention des anciens peuples, qui en firent des pierres de sacrifices. Mais le christianisme leur opposa une chapelle dédiée à saint Martin, placée en sorte de former un triangle avec les deux monolithes.

De ce haut lieu depuis la montagne près de chez Damville, on jouit d'une vue magnifique sur la vallée de Delémont et sur le Clos du Doubs, formé par un des méandres de la grande rivière : La Dou en celtique.

Nous avons déjà décrit les routes et les forteresses qui défendaient la chaîne du Lomont ou du Mont-Terrible, fermant l'Elsgau vers le sud, nous avons également signalé le poste de Châtillon sur un point culminant près de Montenol, mais nous n'avions pas assez exploré le Clos du Doubs, en sorte que bien des monuments nous avaient échappé. Nous avions bien signalé

les deux routes qui traversaient jadis cette haute région, l'une depuis Vaufrey et l'autre depuis Glères, pour aboutir toutes forcément à Goumois. Nous présumions que les encaissements profonds où coule le Doubs depuis ce dernier lieu jusqu'à Glères, par St-Ursanne, étaient infranchissables, comme ils le sont presque encore actuellement; mais nous étions dans l'erreur, car la partie orientale du Clos du Doubs avait aussi un chemin protégé par des positions militaires que nous attribuons aux Romains, si toutefois quelques-unes ne sont pas antérieures. Ce promontoire n'était nullement désert, puisque son extrémité orientale, depuis la Fin du Thec ou Tec (1) jusqu'à Montenol, tout ce beau plateau formait un grand camp retranché ayant une ceinture de rochers et de pentes rapides pour rempart et le Doubs pour fossé. Ce bastion naturel avait pour gorge un passage étroit resserré par des roches, à 500 pas à l'ouest de la Fin du Tec, et le seul espace accessible en venant de l'ouest à l'est était fermé en ce lieu par un fossé profond et un vallum, sans doute palissadé. La citadelle de ce camp étaient ces rochers de Châtillon au-dessus de Montenol, environnant à leur tour une petite esplanade d'un accès difficile du côté du camp, et inabordable partout ailleurs. C'était un lieu de retraite assuré en cas où le grand camp aurait été forcé, et tout près de ses retranchements il y avait une source dont ce plateau est cependant fort avare.

Rien n'indique qui a pu construire ou faire usage de cette position, seulement nous verrons que les Romains ont logé tout près de là, et les fossés et vallum *des Terras*, près de la Fin du Thec, nous paraissent être l'ouvrage du peuple roi. Toutefois nous ne repousserions pas l'opinion que le Châtillon ou le Chetelay sur les roches de Montenol n'ait été primitivement un oppide, un lieu de refuge des anciens peuples de la contrée. Quoiqu'il en soit les Romains ne sont pas restés étrangers à ces travaux et nous allons en fournir la preuve.

(1) Ce nom viendrait-il de *tegmen*, couverture, casque, une chose pour garantir, défendre.

Lorsqu'on a passé le pont de St-Ursanne, le bas du côteau qui sert de contrefort au Clos du Doubs, porte le nom de Clos ou de Couvent de Sainte-Catherine. Aucun acte quelconque ne justifie l'existence d'un monastère en ce lieu et nous ne pouvons y voir qu'une de ces dénominations si communes chez nous et en d'autres contrées, qui fait appeler couvent ou église tout reste de construction d'époque inconnue, tandis qu'un examen sérieux fait constamment reconnaître des débris romains.

Ici encore nous avons constaté le même fait et selon notre opinion il y avait là une station, un poste militaire pour protéger le passage du Doubs à l'ouverture d'un chemin qui remontait péniblement et roidement le flanc septentrional du Clos du Doubs, traversait le camp qu'on vient de décrire, descendait à Epauvillers (Villaris, dans les anciens actes). Sous la protection d'un nouveau poste qui a fait nommer les terres voisines *Sous la ville*. Ce chemin s'engageait alors dans un pli de terrain, descendait l'autre versant de la montagne et arrivait à Chervillers, où il y avait de rechef un poste, une habitation pour le service d'un bac au passage du Doubs.

En face de ce lieu, sur une colline taillée en pyramide, et comme à dessein pour y bâtir un château et défendre la traversée de la rivière, il y a, en effet, quelques vestiges de retranchement, et ce lieu porte le nom si caractéristique de Chételay. Il offre de nouveau cette forme de bastion étranglé à la gorge, en sorte que celle-ci seule avait besoin d'être fortifiée. Une ceinture de rocher rendait tous les autres côtés inabordables.

De ce point ou du bas de la colline, le chemin remontait la combe de Césais ou de César, et arrivait entre le village de ce nom et Montfavergier, les montagnes des Faverges ou des Forges. Nous y avons, en effet, trouvé l'emplacement d'un de ces anciens fourneaux dans le village même et un autre dans les prés appelés la Favergeatte, ou la petite Forge. C'est sur le gradin des Franches-Montagnes que ce chemin, si l'on peut donner ce nom à une telle charrière, rencontrait la voie des Fées, ou de la Dame, arrivant de Neuchâtel, par le Val-de-

Ruz, par la Ferrière, Muriaux, Pommerats, les Enfers, les Sairrains (ou Sarrasins), descendant précisément à Montfavergier et Césais, puis longeait le flanc de la montagne par le Présergent, jusqu'à la Seigne où une branche, la principale, allait vers le Mont-Repais et l'autre au Doubs près St-Ursanne. Cette antique voie est jalonnée depuis Montfavergier par des emplacements de forges d'une époque inconnue. L'une d'elles, près de Césais, nous a restitué des silex, un broyon et quelques parcelles de poterie celtique. C'est un peu au-dessus de cette forge sur le flanc de la montagne que se dresse la Colnate, ou une colonne de rocher de plus de 60 pieds de haut, posée seule et isolée au pied de la Haute-Roche de St-Brais, sur laquelle on a placé une borne trigonométrique. C'est là qu'on fait encore les feux des Brandons et qu'on allumait jadis ceux de la St-Jean et de Noël, c'est-à-dire qu'on sacrifiait au soleil à l'époque des solstices et des équinoxes, sur un haut lieu, tout à côté de l'aiguille de rocher simulant un rayon de l'astre du jour.

La Haute-Roche de St-Brais et le plateau qui y conduit vers le nord est un de ces points culminants de la chaîne du Jura que les Romains ne devaient pas oublier pour la télégraphie de la contrée. On y découvre une des plus belles vues du pays, s'étendant depuis les Alpes jusqu'aux Vosges et jusqu'au Schwartzwald. La route de St-Brais au Mont-Repais longe ce plateau et va rejoindre celle qu'on vient d'indiquer.

Les Franches-Montagnes n'étaient point autrefois un désert et en voici une nouvelle preuve. Les ingénieurs modernes se sont donné beaucoup de peine pour conduire une route depuis la vallée de Delémont à St-Brais, en gravissant péniblement une haute montagne, en perçant une roche et en faisant suer gens et bêtes pour arriver à un point où l'on pouvait parvenir par une pente douce et uniforme.

En effet, quand on remonte la vallée de Delémont jusqu'à Glovelier, on voit un défilé assez étroit qui se prolonge vers l'ouest. Quand on s'y engage et qu'on le suit pendant environ deux heures de marche, on arrive presque sans pentes fortes

jusqu'au-dessous du village de Montfaucon près du Pré-Petit-jean, et en continuant jusque près des Cuffattes, puis par Saignelégier, Muriaux, Noirmont, les Bois et la Ferrière. (1) Cette combe depuis Glovelier jusqu'au moulin Plain-Seigne, est jalonnée par des amas de scories de fer qui indiquent des anciens établissements sidérurgiques. Elle porte les traces d'un très ancien chemin avec divers embranchements sur les deux côtés. Cette voie s'appelle dans le pays la vie ou voie du Rhin. Il y a un siècle qu'on la suivait encore, jusqu'au moulin de Bollemann, où l'on remontait à Saulcy, et de ce village on descendait à Glovelier pour gagner Delémont, Bâle ou le Rhin.

Au passage de cette voie, près de Montfaucon, on trouve les lieux dits Sous la Ville et pâturage de la ville, qui indiquent l'existence d'une station, d'une villa, un poste pour la sûreté de cette route. Lorsqu'elle arrive près du Bémont, aux Cufattes, elle était défendue par un camp retranché dont le côté droit s'appuie à la colline de Formont. Dans la montagne qui borde la route actuelle du Bémont, il y a une grande caverne, d'un accès difficile, mais qui porte les traces d'une longue habitation. Des stalactites pendent à sa voûte et une eau limpide coule par petits ruisselets sur le sol.

Dans notre publication sur les monuments celtiques et romains, nous avons déjà décrit la position du château de Spiegelberg, près de Muriaux *(ad muros)* , après l'avoir visité malheureusement par un temps nébuleux et pluvieux. Nous avons été plus heureux récemment et nous avons profité d'une belle demi-journée pour lever le plan de cette forteresse, autant que ses ruines peuvent encore le permettre. Nous en ferons une autre fois la description, et nous nous contenterons de dire, pour le moment, que de ce point élevé on pouvait correspondre avec plusieurs châteaux couronnant les sommités

(1) La tour de l'église de Saignelégier a des fenêtres géminées, à plein ceintre, qui rappellent la première moitié du XIIe siècle. Elle indique donc l'existence d'une population assez considérable en ce lieu, bien avant que les actes n'en fassent mention.

des deux rives du Doubs, tels que Blancheroche, Maillot, Valoreille, Frauquemont, la citadelle de Goumois, au passage forcé du Doubs, puis le château Cugny et plus loin, au-delà du Clos du Doubs, Outremont. Mais beaucoup plus près vers l'ouest, sur la hauteur au nord du Noirmont, près du signal, au lieu dit Sur la Ville, on voit les vestiges de constructions qui ont dû appartenir à une vigie, correspondant de près avec Spiegelberg. Un sentier appelé La Stéfiale, ou la voie Stéphanienne, reliait ces deux postes militaires dont l'un était resté jusqu'ici absolument inconnu.

Nous présumons qu'il y avait encore des vigies intermédiaires dans la direction de Chasseral et de la Tête de Rang dont on aperçoit au loin les cîmes dénudées. Enfin, au Noirmont encore, près du village, le lieu dit Sous la Ville indique de nouveau l'emplacement d'une station romaine. Nous ne suivrons pas plus loin l'antique voie allant soit vers Neuchâtel, soit vers Pontarlier, et nous nous contenterons de rappeler la découverte de nombreuses monnaies romaines sur son embranchement par les Pommerats et d'autres trouvailles à Muriaux, où l'on nous a signalé, par exemple, un assez grand nombre de pièces d'or anguleuses, avec des figures barbares, et autres médailles qui toutes ont passé au creuset avant d'avoir été déterminées.

La poursuite du chemin de St-Ursanne au plateau des Franches-Montagnes, par le Clos du Doubs, nous a un peu écarté de Soubey, village bâti dans un des profonds encaissements de la grande rivière. Nous avions déjà entrevu que ce lieu, bien que fort isolé, n'avait pas été oublié par les Romains. En effet déjà à Chercenay, sur ce gradin fertile qui étale au soleil ses moissons et ses vergers, on avait à diverses reprises remarqué des constructions ou des antiquités d'époque inconnue. La tradition y place une église qu'elle dit antérieure à celle de Soubey. Cette dernière n'est en effet pas vieille, puisqu'on voit sur sa porte la date de 1632 avec le nom de Jean Henri (d'Ostein), évêque de Bâle. Il y avait (en 1139 et 1178) une

chapelle à Chercenay qui dépendait d'Epauvillers (1). C'était donc déjà alors un lieu ancien qui avait succédé, selon toute vraisemblance, à un établissement romain. Les actes qui nomment alors Chercenay font aussi mention de la terre de Lo Bisel, Lobschey, petit hameau caché au pied d'un rocher, un peu en amont de Soubey, tout au bord du Doubs qu'on ne peut traverser qu'avec une barque. C'est dans ce lieu retiré, tout serré contre la montagne, qu'un noble avait cependant trouvé moyen d'établir une espèce de castel pour gouvernementer les habitants de trois maisons et quelques journaux de terre. Le fief noble a changé de main et de sort, le castel s'est transformé en une maison de paysan et il faut y regarder de près pour retrouver les restes du manoir sous le toit de la chaumière. Ils se distinguent cependant par le ciment très-dur qui lie les petites pierres appareillées qui constituent ses murailles.

Les souvenirs traditionnels de Lobschey ne sont guère plus vivaces que les ruines mêmes du manoir et ils s'effacent, comme tous les ouvrages des hommes. C'est pour ce motif sans doute, que tout à l'autre extrémité du Clos du Doubs, presque sous les rochers de Châtillon, au petit hameau de Ravine, nous n'avons plus trouvé aucune trace, aucun souvenir de la demeure où était née la belle Pierrette ou la Perrusson, fille de Bourquin de Ravine, qui fut la maîtresse attitrée d'un comte de Neuchâtel. Elle a eu un fils du nom de Vautier qui joua un rôle fameux dans le pays de Neuchâtel, au commencement du XVe siècle.

Pendant que nous sommes encore sur les bords du Doubs et que nous dominons ses rives escarpées, n'oublions pas ces promontoires qui contraignent de temps à autre la rivière à les contourner, pour chercher un passage entre les rochers, parfois si rapprochés que les hommes ont eu peine à y pratiquer un étroit sentier, souvent envahi par les eaux. Ce sentier

(1) Actes de 1139 et 1178. Confirmation des biens du chapitre de St-Ursanne. *Villam que dicitur Villare cum ecclesia et capella Cercenata, colonîis, nemore, banno et aliis pertinentiis.*

n'est cependant pas moderne, mais la coutume de suivre les cours des rivières se trouve encore indiquée ici par les postes militaires établis sur chacun de ces promontoires. L'un d'eux, de forme très allongée et fort remarquable, est la roche des Reboulon, près de la Taiche et de Tairiche, au-dessous de Evrants, jusqu'en face de Châtillon ou du Chételay de Montenol. La ferme de Chéteval *(castelti-vallis)*, est placée sur la rive opposée du Doubs, en face de ce bastion naturel.

Plus haut, et encore sur le côté droit de la rivière, près de la ferme du Poye, il y a de rechef une butte fortifiée ; vient ensuite le Chété ou le Chételay dominant le passage du Doubs à Chervillers et enfin à Soubey, entre le village et le hameau de Lobschey, un autre promontoire offre également des travaux d'un temps inconnu. Il y a des vestiges de fortifications, et des restes de rails creusés dans le rocher qui semblent révéler une ancienne route entièrement disparue, sauf sur cette roche, par suite d'une immense avalanche arrivée dans la combe oxfordienne voisine. Nul n'en a gardé le souvenir, on n'en voit plus de traces et nous en avons douté, jusqu'à ce que nous eussions vu les avalanches qui, dans des temps comparativement récents, ont fait disparaître le moulin des Côtes du Doubs, dans le ban du Noirmont, et un village avec château, près du Bief d'Estoz. Il faut avoir vu la masse de rochers qui s'est détachée de la montagne en forme de cône ayant plus de 300 mètres à sa base sur plus de 600 de hauteur, pour se faire une idée de ces effrayantes avalanches accumulant roche sur roche, se refoulant, s'écrasant et fermant le lit du Doubs après avoir broyé les habitations et toute une population. Mais nous décrirons peut-être une autre fois toutes les choses curieuses que nous ont offertes les rives du Doubs dans ces hautes régions et nous allons quitter cette contrée après avoir rappelé les noms des châteaux de Maillot et de Blancheroche qui continuent de protéger les anciennes voies des rives du Doubs.

Voilà, du reste, déjà bien des vestiges indiquant l'occupation des Franches-Montagnes à une époque fort éloignée et cepen-

dant nous avouons que le temps nous a manqué pour en reconnaître encore d'autres.

Après cette excursion, nous allons descendre un instant dans la vallée de Delémont, où nous n'avons trouvé que peu de choses à ajouter à nos recherches antérieures. Les temps celtiques et romains ne nous ont à peu près rien fourni de nouveau; seulement, dans les champs de Recolaine, près du pont romain, nous avons recueilli un petit bronze de Constantin Ier parmi des scories de fer, et les ruines d'une forge et d'édifices romains assez considérables qu'il y avait en ce lieu.

Non loin du village de Rebeuvelier, sur une colline vers le sud, nous avons reconnu l'emplacement d'un château dont il ne reste que peu de vestiges des murailles et des fossés. On peut présumer que le donjon était placé à l'ouest, au bord de l'escarpement de la colline. C'était sans doute la demeure de ces nobles de Robunviler ou de Ripoltwiler que nomment des actes du milieu du XIIe siècle. Jusqu'ici nous avions ignoré l'existence de ce manoir, et c'est en ouvrant le plan de la commune que le nom de chételat ou de châtillon nous a indiqué l'emplacement de ces ruines.

Une autre maison forte non moins ancienne, mais qui a subsisté plus longtemps, est celle des nobles de Movelier. Elle était située derrière l'église ; sa forme était ronde, avec fossé et vallum également circulaires. L'eau d'une source voisine pouvait arriver dans ces fossés, les remplir et contribuer à la défense de la place. C'est la seule maison forte, la seule motte circulaire que nous ayons rencontrée dans le Jura. La tour, ou plutôt la motte, a 14 mètres de diamètre, les fossés 4 et le vallum 3. Depuis des siècles on fauche sur ces ruines, dont le nom n'existe plus dans les lieux dits de la commune, ni dans les traditions. Etait-ce un sire de Moderswiler, dont on a ouvert la tombe il y a quelques années et qui avait à ses côtés un poignard de forme ancienne? Nous n'oserions l'affirmer.

Nos découvertes dans le district de Delémont se sont ainsi bornées à bien peu de chose, parce que sans doute nous avions déjà exploré le dessus et le dessous de la contrée ; aussi hési-

tons-nous à citer la roche de Chételat, cette colline rocheuse qui dresse sa tête au-dessus d'un bosquet dans les pâturages au sud de Bassecourt. Le nom nous y a conduit, mais il n'y a ni fossé, ni muraille en ce lieu, seulement la position était bien choisie pour y asseoir une de ces tours en bois servant de logement à un guetteur et d'où il pouvait voir le chételay de Courfaivre, le camp du Montchaibeut, le chételat des Rangiers et presque tous les postes militaires de l'époque militaire au val de Delémont.

Nous n'avons pu retrouver l'emplacement du manoir des sires de Bassecourt : on n'en a gardé aucun souvenir dans la localité et nous sommes presque tenté de croire que ces nobles appartenaient à la même famille qne ceux de Boécourt dont le château, appelé la Courtine, était situé sur le versant occidental de la colline de Trumont, dans la direction de Bassecourt. Nous avons vu arracher ses fondations il y a quelques années.

Dans nos courses de cet été, plus de 500 lieues à pied, en 88 jours de marche, nous avons encore vu dans le Jura bien d'autres choses dont nous raconterons plus tard quelques-unes, ne serait-ce que nos découvertes d'anciens emplacements de forges, au nombre de plus de 130, appartenant parfois aux temps les plus reculés et dont les plus modernes sont encore antérieures au XVe siècle.